



PIERRE DUCROZET

L'INVENTION
DES CORPS

ROMAN

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dès les premières pages, *L'invention des corps* s'élance dans le sillage d'Álvaro, jeune prof mexicain, surdoué de l'informatique, en cavale après les tragiques événements d'Iguala, la nuit du 26 septembre 2014 où quarante-trois étudiants disparurent, enlevés et assassinés par la police. Rescapé du massacre, Álvaro file vers la frontière américaine, il n'est plus qu'élan, instinct de survie. Aussi indomptable que blessé, il se jette entre les griffes d'un magnat du Net, apprenti sorcier de la Silicon Valley, mécène et apôtre du transhumanisme, qui vient de recruter une brillante biologiste française. En mettant sa vie en jeu, Álvaro s'approche vertigineusement de l'amour, tout près de trouver la force et le désir d'être lui-même.

Exploration tentaculaire des réseaux qui irriguent et reformulent le contemporain – du corps humain au World Wide Web –, *L'invention des corps* cristallise les enjeux de la modernité avec un sens crucial du suspense, de la vitesse et de la mise en espace.

Il y a une proportion élevée de réalité dans cette histoire étourdissante, sans doute sa part la plus fantastique, la plus effrayante. Mais c'est dans sa foi butée, parfois espiègle, en l'être humain que ce roman d'alerte déguisé en *page-turner* puise son irrésistible force motrice.

PIERRE DUCROZET

Né en 1982, Pierre Ducrozet est l'auteur de trois romans parus chez Grasset, Requiem pour Lola rouge (2010), La vie qu'on voulait (2013) et le très remarqué Eroica (2015). Après Berlin et Paris, il vit à présent à Barcelone.

DU MÊME AUTEUR

REQUIEM POUR LOLA ROUGE, Grasset, 2010 (prix de la Vocation 2011).

LA VIE QU'ON VOULAIT, Grasset, 2013.

EROICA, Grasset, 2015.

Photographie de couverture : © Stefanie Schneider

L'auteur remercie l'Institut français
et les Correspondances de Manosque.

Aux pages 235-236, on lira un extrait de *TAZ. Zone autonome temporaire*, de Hakim Bey, traduit par Christine Tréguier et publié en 1997 aux éditions L'Éclat.

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-08633-6

PIERRE DUCROZET

L'invention
des corps

roman

ACTES SUD

*À Julieta,
qui me donne les clefs, et le reste,
à mes parents,
à mon frère.*

I^{er} MOUVEMENT

Il n'y a rien ici ou presque mais il faut pourtant en dire quelque chose. Des baraques seules sous un ciel bas, des chemins qui serpentent vers des amas de pierres. La terre a été pelée par des siècles de soleil. Les gestes ont un temps de retard sur les choses. Les fils électriques s'entortillent autour d'une *taquería* aux relents de porc grillé. Au loin, sur les collines, des plantations de pavot et de marijuana, un village qui porte un nom. Les mots qui pouvaient reformuler le réel se sont englués le long des parois en chaux.

L'un des chemins monte vers l'école normale Isidro Burgos, seule possibilité pour les gosses des montagnes alentour de sortir leurs mains de la terre.

Ayotzinapa, État du Guerrero, à six heures au sud de Mexico DF.

Álvaro est arrivé il y a un mois. Il a pris le bus de la gare routière de Mexico jusqu'à Chilpancingo, puis un mini-camion collectif l'a amené jusqu'ici, le long de ces lacets qu'on ne peut pas emprunter la nuit. Il a marché à pas lents jusqu'à l'école aux murs peints en rouge et noir, il a dépassé les portraits de Zapata et du Che, l'étrange sculpture au centre du patio, est entré dans le hall. Il a parlé

un moment avec le directeur et le personnel de l'école, puis il est redescendu au village chercher une chambre au mois. Un couple d'artisans lui a proposé, pour 1 400 pesos, une piaule au fond de la cour avec eau chaude et wifi, il a dit oui. Quatre jours plus tard, le 30 août, il a commencé à donner des cours d'informatique aux premiers arrivés des villages avoisinants. Álvaro a vu entrer dans la salle au fond de la cour la silhouette trapue d'Aldo Gutiérrez, celles plus fluettes de Jorge Aníbal Mendoza et du Chilango, des gars de dix-huit, dix-neuf ans, aux mains rêches, au regard lointain, des taiseux qui aiment la tequila, le foot et danser la cumbia avec les filles. Ils en ont laissé une quelque part d'ailleurs, avec un enfant pour certains. Álvaro leur apprend à se servir des cinq ordinateurs qu'il a réussi à obtenir, il leur donne des notions de mise en page, leur explique l'architecture d'une machine, un peu de code basique et de navigation sur le web, mais ça ils savent déjà à peu près. Le soir, avant de rentrer, il boit parfois une bière avec ceux qui traînent là. El Cochiloco, notamment, dont la main droite s'élève en silence. Il a un visage rond et un cou puissant de cheval. Álvaro l'aime bien. Il est doué. Il partage avec lui une rage froide et sans nom. Ils échangent quelques mots, écoutent le souffle de leurs cigarettes relâché dans le noir encore chaud, puis Álvaro repart vers le centre d'Ayotzinapa.

El Cochiloco est l'un des cent quarante élèves de deuxième année. Il est né là-haut dans l'État du Guerrero, avec comme seule perspective le sol sec et les pierres. Il a réussi le concours d'entrée, après tout prof c'était mieux que de se cramer les mains ou de s'user la vie sur les chantiers à la ville. Il est

devenu l'un des leaders de l'école, on le suit à l'instinct. Les cours viennent de commencer, les élèves ont passé trois semaines à trimer, bizutage de début d'année, voir qui tient et qui tient pas. L'école normale est un privilège, il faut se montrer à la hauteur. Après, on commence à leur enseigner la critique du pouvoir politique et l'histoire des guérillas. C'est une terre de révolte, par ailleurs rongée par le narcotrafic et par la corruption, comme le pays tout entier. Chaque élève lit les œuvres de Marx, de Kropotkine, les écrits du Che et refait le parcours de Simón Bolívar. El Cochiloco, lui, préfère Augusto Sandino, le révolutionnaire qui libéra le Nicaragua avant d'être assassiné par le dictateur Somoza, dit *el Vampiro*.

Álvaro se sent proche d'eux même s'il n'est pas des leurs. Il est né à Mexico, dans le quartier de la Condesa, un autre monde, rues tranquilles à l'ombre des jacarandas centenaires. Mais toujours là-bas ses gestes l'ont fait se sentir à part. L'obséquiosité et l'indolence de ses compatriotes l'exaspèrent. Il a la peau obscure, d'un noir caramel, comme sa mère, qui a fui Cuba en 1979, il a les yeux verts de son père. Il marche raide dans les rues et on le voit passer. Il a toujours été plus grand que ses camarades, plus élancé, plus sauvage aussi que ces enfants de la bourgeoisie mexicaine, à laquelle ses parents avaient fugacement appartenu. Ces derniers avaient malgré tout eu le temps, avant de perdre leur prestige et la grâce qu'ils avaient à vingt-cinq ans, d'acheter une petite maison rue Yautepec où ils vivent encore. Le passage des jours les a tassés. Le père d'Álvaro enseigne toujours l'anthropologie à l'Université autonome de Mexico, mais il ne lustre plus sa moustache

ni ses mocassins. Personne n'ayant jamais réagi à ses traits d'esprit, il a fini par se taire. Sa mère, elle, rit toujours, mais chaque fois plus près du sol.

Enfant, Álvaro rêve mer d'Acapulco, royaumes perdus dans les Andes, il veut les pirates de la mer de Chine et les chevaux sauvages de Mongolie. Mais vite quelque chose tourne mal. Les murs de l'école sentent fort l'amiante, et rien devant lui n'évoque les splendeurs de la cour impériale ou la jungle bruisante d'Angkor. Il défonce les plus grands que lui au premier regard. On ne l'approche plus du coup, ni garçons ni filles, on a capté. Il est pourtant pas plus pauvre qu'un autre, c'est pas une question de godasses. Le problème c'est tout ce qu'il a devant lui. Il hait le trou abject où on l'a laissé pousser comme une mauvaise herbe. C'est une splendeur pourtant ce garçon à la peau sombre qui marche d'un pas délié, ses longues mains le long du corps. Mais ça bout là-dedans à des températures qu'il faudrait pas. L'embrouille, c'est tout ce qu'il a devant lui. Ici on appelle ça Mexique, mais ça pourrait être le Mozambique ou la Bolivie ce serait pareil. Álvaro se lève tôt et va fumer de l'herbe pure à l'angle du Parque España avant de traîner son jean à l'école d'à côté. Il y a ces filles qui tournent autour de lui, éclat de sa silhouette, fermeté des muscles et les filles qui sont là mais il ne les voit pas, il a quatorze ans et il traverse les choses et les gens, déjà il regarde entre les plis pour voir s'il y a une brèche, un espace où se glisser et se perdre. Il y a une fille quand même qui lui plaît, celle qui ricane un peu moins que ses copines et s'habille en punk mais sans plus. Ils se croisent devant l'école. Ils parlent de musique, de groupes new-yorkais et du film *Y tu mamá también*

qui vient de sortir et qu'ils ont aimé, enfin surtout elle. Peu après, il pose sa main sur son bras et c'est pas délicat, il sait pas faire autrement. Au début elle aime pas. Elle voulait pourtant. Ils semblaient se comprendre. Ils étaient allés marcher dans le centre, lui il souriait pas mais il voulait bien. Ils s'embrassent finalement. C'est pas glorieux mais elle s'y fait. Ça réveille en elle quelque chose d'antérieur au désir, un truc brut et compact comme la peur, et c'est bon. Un soir ils se retrouvent chez elle, sans personne. Elle lui enlève son jean et il passe ses mains sur ses fesses. Il la serre fort contre elle et elle se cabre. Il jouit aussi dans son lit d'adolescente. Puis tout redevient noir et le jour d'après plus rien. Ils se revoient à l'école. Il a pas envie d'aller conter fleurette dans les parcs comme le font les autres morveux de leur âge. Ils se frottent malgré tout encore. Ça devrait suffire ; ça suffit pas.

Son père lui offre un jour un vieux PC qu'il a récupéré à la fac. Tu pourras jouer comme ça. Jouer l'emmerde, il bidouille. La grosse boîte et l'écran sont des champs de bataille. En deux mois il en connaît la structure complète, qu'il déconstruit. Il installe Linux et plonge dans les profondeurs d'Internet. Un monde s'ouvre sous ses pieds.

Il ne va presque plus à l'école. Il falsifie les réponses de ses parents aux mots des professeurs, certifiant qu'il est malade et qu'il a besoin de repos. Il découvre enfin quelque chose à la hauteur de la rage qui bat en lui : le monde radical des hackers, dernier repaire de pirates. Le XXI^e siècle s'invente là, dans cet espace sans limites.

Il maîtrise de mieux en mieux la programmation informatique, bâtit d'immenses architectures.

Il reste des nuits entières fasciné par ce puits sans fond devant lui, suites infinies de 0 et de 1, câbles jaunes rouges bleus, agglomérats d'aluminium, d'âme en cuivre, de silicone et de tresse isolante dans lesquels coule toute l'information du monde ; il se glisse dedans et gicle comme un fluide sur les autoroutes souterraines.

Le soir, ses nerfs se heurtent frontalement à la léthargie de son père et à l'hystérie de sa mère. Ce qu'il voit dans ce salon humide, ce sont deux petits fonctionnaires de la culture au service du savoir et de la sagesse (dont ils ignorent tout), qui pensent encore que les seuls noms de Buñuel et d'Octavio Paz vous sauvent de quoi que ce soit. Ce qui sauve, c'est de savoir utiliser Buñuel et Octavio Paz pour changer sa vie – en tant que tels, ils ne signifient rien de plus qu'une truie ou qu'un boyau.

Dès qu'il peut, après quelques années difficiles à l'école, Álvaro part vivre seul avec l'argent gagné dans les bars du quartier de la Roma. Mais quelque chose en lui dépasse, que ni les marches hystériques dans la ville ni les tonneaux d'alcool ne parviennent à apaiser.

Il descend chaque nuit davantage dans les étranges réserves de mammifères marins du Net. Il rôde principalement sur le forum 4chan, d'où émerge alors un semblant de communauté qui n'en est pas une, et qu'on appelle vite les Anonymous. Álvaro participe, en février 2008, à la grande offensive contre l'Église de scientologie. Les geeks et les trolls, portés par un éclat de rire noir, sortent pour la première fois dans la rue, comme les militants politiques dont ils haïssent pourtant la *bonne volonté*, se réunissant sur des places du monde entier, à New York, Berlin,

Tokyo, Brighton et Mexico, où deux mille personnes, dont Álvaro, se tiennent longtemps debout dans la fraîcheur de l'Alameda Central, un masque de Guy Fawkes sur le visage. Ces milliers de sourires effrayants et frondeurs viennent et reviennent sur les écrans dans une répétition envoûtante. Álvaro participe ensuite au pilonnage de la scientologie, envois de commandes non payées, harcèlement téléphonique, intimidations variées, pour essayer d'user la résistance réputée infinie de ces *manipulateurs d'âmes faibles*. Il poursuit ses errances dans les sous-mondes. Ses potes de l'université, où il ne se rend plus, l'appellent parfois pour aller prendre un verre à une des terrasses de la Roma mais Álvaro ne vient pas, les rues de Mexico envahies par les eucalyptus et les belombras ne l'intéressent plus.

Il discute un soir, sur 4chan, avec un certain BamX. Ils s'y sont déjà croisés plusieurs fois, le type n'a pas l'air beaucoup plus fêlé que les autres. On peut se voir? J'ai un truc à te proposer. Non, écrit Álvaro, qui a d'autres choses à foutre. Le type insiste. C'est pas des craques. Un boulot, un vrai truc. On peut pas en parler ici. Où tu veux, je paie la bière. OK, il dit OK. Et c'est un grand légume à Nike blanches qui vient s'asseoir sur la chaise en bois en face d'Álvaro deux jours plus tard dans un bar bruyant du centre, le Salón Corona. Après les maigres politesses d'usage :

— Je travaille en ce moment pour López Obrador, le candidat du Partido de la Revolución Democrática. Son équipe média a été informée – va savoir comment, ce sont des branques – qu'Andrés Sepulveda (tu dois le connaître, le type a l'habitude de hacker les élections dans toute l'Amérique latine)

bosse pour le Partido Revolucionario Institucional et leur candidat Enrique Peña Nieto. On ne sait pas exactement ce que son équipe a fait, mais en gros ils manipulent les réseaux sociaux en créant des milliers de faux profils pour faire monter les articles et tout ce qui concerne leur candidat à la présidence.

— Pas compliqué.

— Ouais. C'est pour ça qu'on va faire la même chose.

Álvaro a regardé le visage en fer à repasser du type.

— Ça me semble une bonne idée. Mais comptez pas sur moi, je bosse pas pour les partis.

— Moi aussi j'avais dit ça.

Il y a eu une autre bière ambrée, et puis Álvaro a redescendu la rue Ignacio Allende jusqu'à chez lui.

Une semaine plus tard, devant le deuxième refus de son chèque par le proprio de son appart pour insolvabilité, il envoie un message à BamX.

Álvaro met en place, en quatre jours, un système équivalent de faux profils sur Twitter et Facebook qu'il bourre de liens vers des sites d'infos et des articles sur López Obrador (souvent créés eux aussi de toutes pièces). Il ne s'en tient pas là et lance une armée de trolls aux trousseaux du parti adverse, le PRI, saturant leurs serveurs, soulevant des scandales passés, détruisant leur stratégie de communication. Il s'infiltré par ailleurs dans leur système interne avec une affolante facilité, ravageant la moitié de leurs contacts et de leurs archives.

— C'est qui ce p'tit génie? demande le candidat López Obrador à son assistant, qui lui répond.

Mais la bande de Sepulveda, qui a déjà trafiqué des élections en Colombie, au Nicaragua, Panama, Venezuela, Guatemala, Costa Rica, Honduras et

au Salvador, est forte d'une dizaine d'hommes, qui contre-attaquent. Álvaro aurait besoin de renforts, mais López Obrador refuse, tu t'en sors à merveille continue. Il travaille une semaine jour et nuit pour tenter de renverser la vapeur, mais quand il se réveille ce matin-là, épuisé devant son café au lait, dégoûté par ses propres mains capables de se livrer à de si viles manœuvres, il se lève, appelle BamX et lui dit j'me casse, vous vous démerdez. Vingt jours plus tard, le 1^{er} juillet 2012, le candidat du PRI, Peña Nieto, remporte l'élection présidentielle, levant les bras devant la foule réunie sur le Zócalo, sourire huileux et mèche blanche impeccable.

Usé par la torpeur de la ville infiniment déroulée sous lui, Álvaro se tire. Il se sent coupable de n'avoir jamais rien tenté, ne serait-ce qu'un geste ou un mot, contre la glaise qui enlise son pays, ce mélange boueux de corruption et d'indifférence, de violence et d'effroi, et, doublement coupable sans doute d'avoir, en un sens, lui-même participé à son érosion éthique, comme tous, il offre ses services à différentes écoles normales du Mexique, héritières des préceptes de Zapata et de la Révolution de 1910 dans leur volonté d'offrir aux fils de paysans un savoir et un avenir. L'école d'Oaxaca lui dit oui, il part en septembre.

Il se sent bien et seul dans cette ville aux murs peints en bleu smalt et indigo, en vert pin, où l'art de vivre prend le doux nom de *mezcal blanco* ou *reposado*, plus ou moins fruité ou fumé, qu'il boit chaque soir, derrière l'église de Santo Domingo, au comptoir de la *mezcalería* Los Amantes, devant les cornes empaillées, les cruches transparentes et les bouteilles baignées de lumière turquoise. Les élèves

sont enthousiastes, conscients de leur chance de pouvoir apprendre gratuitement les principes révolutionnaires et la syntaxe castillane. Álvaro passe une année là, rentre avec bonheur à la capitale, où la vitesse, les amis et les filles l'extirpent un temps de son indolence.

Mais quelque chose ne va pas, n'est jamais allé. Il n'est pas là où est son corps, et les gens le sentent, ils s'éloignent, ils ne savent pas comment s'y prendre. Il ne coïncide pas avec les lieux ni avec les gens. Il ne sait pas comment le décrire, mais c'est une histoire de rage, de puissance, c'est une histoire de nerfs. Quand les nerfs partout se hérissent et se tendent comme des cordes on se détache de soi-même, on veut en sortir, et c'est ce qu'il sent tout le jour.

Le 12 août 2014, alors qu'il n'est pas sorti depuis quatre-vingt-dix heures, tout occupé à perfectionner le programme SQL, un appel du ministère de l'Éducation le réveille. On lui propose le même poste de professeur, à partir de la fin du mois, à l'école normale d'Ayotzinapa, dans l'état du Guerrero. Il a très soif tout à coup, il dit oui pour mettre fin à la conversation. En appuyant sur le rond central de son téléphone, courant dans les escaliers pour aller acheter un Sprite à l'épicerie d'en bas, il regrette déjà sa décision.

— Tu vas venir, toi, demande el Cochiloco.

— Où, dit Álvaro.

— À Mexico, pour la manif.

— Oui, je viens.

Álvaro tire sur sa clope qui brûle un instant dans l'air.

— Bien. Pour y aller tous, il faut qu'on ait plus de bus, deux ou trois en plus du nôtre. Ici ça se passe

comme ça : on va à la gare, on monte dans un de ceux qui sont garés, on dit au chauffeur qu'on prend le bus et lui avec et qu'on revient ici, les mecs disent oui, c'est une sorte d'accord qu'on a avec l'État et les compagnies de bus, comme ils peuvent pas nous en donner plus, on les réquisitionne.

Álvaro se souvient d'y être allé une fois déjà à cette manif. Tous les ans, le 2 octobre, place des Trois-Cultures à Mexico, les étudiants de Guadalajara, d'Oaxaca, de Veracruz et d'ailleurs se réunissent en hommage à leurs camarades fusillés en octobre 1968 par l'armée républicaine. Sur cette même place, Hernán Cortés et ses troupes avaient massacré les quarante mille derniers combattants aztèques le 13 août 1521, capturant leur chef Cuauhtémoc, avant de détruire entièrement la ville de Tenochtitlán et son fabuleux réseau de canaux et d'îlots pour y fonder Mexico, capitale du vice-royaume de Nouvelle Espagne.

Le soir, el Cochiloco explique aux étudiants de première année réunis autour de lui le programme du lendemain. On essaiera à la gare de Chilpancingo, et si ça marche pas on va à Iguala. Il nous faut ces bus. Les visages sont fermés autour de lui. Les gars n'ont jamais fait ça, mais ils savent. Rien n'est donné ici, et moins encore aux étudiants rouges, contraints comme tous de trouver une poche d'air entre les narcos d'un côté et l'armée de l'autre. On sait ça tout de suite, on naît le souffle court, le visage vers le sol. On a le regard fermé des grands. On n'a jamais été un enfant. On sort, on commence à marcher, et c'est plié déjà. C'est pas qu'on vous frappe, c'est pas nécessairement qu'on vous fasse trimer, c'est les choses qui pèsent sur vous comme

une enclume. C'est l'air qui vous assèche le cœur. Les humiliations aussi, tout le temps, et puis l'assaut final, le couteau qui vous saigne.

Les gars sont crevés, ils vont dormir dans leur piaule.

Le lendemain, vendredi 25 septembre 2014, à l'heure où la colline d'en face se teinte d'orange, ils sont debout dans le patio et rentrent en classe. Après la journée de cours, espagnol et histoire, près de cent élèves se retrouvent devant les deux bus Estrella de Oro. Les première année doivent venir, c'est comme ça, aller chercher des bus fait partie de l'apprentissage. Daniel n'a pas envie, il est tard et il fera bientôt nuit, sa mère est passée ce matin par surprise le voir, ça a remué des choses en lui. Il monte quand même dans le bus avec les autres. Álvaro s'assoit au fond.

— On tient pas tous, les gars, dit el Cochiloco, alors vous, vous prenez le *colectivo* jusqu'à Chilpancingo et on se retrouve à la gare.

Le chauffeur, qui vit à l'année avec les étudiants, embarque la grande masse rouge sur les premiers lacets. Ça rigole dans les travées, el Chilango s'avance pour mettre Enrique Iglesias à fond, les autres dansent, on se balance des vanes. Certains ne dansent pas, comme el Cochiloco qui fixe les flancs asséchés de la colline. Álvaro, lui, est dans le pli. Il cherche quelque chose. Toujours il cherche dans le pli des images, derrière ce flou qui persiste sur la cornée à force de fixer les objets et les gens, quelque chose qui pourrait expliquer pourquoi, comment. Il observe le paysage jusqu'à la buée sur l'œil pour s'approcher du mystère. A priori il trouve rien. Il rêve à des choses moins pelées,

moins jaunes. Ce qu'il voit ne suffit toujours pas. Ça ne suffit à personne à vrai dire. Personne n'est prêt à crever pour un regard trop haut, pour une rue qu'on n'aurait pas dû prendre, pour votre mur défoncé à la kalachnikov parce que le voisin était narco chez les Zetas. Personne veut ça. El Cochiloco lui a expliqué trois jours plus tôt l'histoire de son village. Les militaires y avaient fait des descentes pendant toute son enfance, enlevant un dixième de ses habitants, qu'ils présumaient tous plus ou moins liés à un guérillero originaire d'ici. Sous la table où il s'abritait des tirs, el Cochiloco, sept ans, serrait les poings. Dans le bus aujourd'hui contre la vitre, il les serre toujours.

Le chauffeur s'arrête à Chilpancingo comme prévu, mais tous sentent vite qu'il ne vaut mieux pas rester là, quelque chose stagne dans l'air, des patrouilles zonent un peu partout, deux étudiants ont eu des emmerdes ici récemment.

— On attend les autres et on s'casse.

Álvaro descend avec la moitié d'entre eux au péage d'Iguala. Un bus passe, un autre, qui s'arrête. Ils montent. El Cochiloco dit au chauffeur qu'ils ont besoin du bus et le réquisitionnent, le gars dit OK, je laisse les passagers à la gare routière et je repars avec vous. El Cochiloco et Álvaro passent dans les rangs pour rassurer les passagers qui se sont raidis sur leurs sièges : on est juste des étudiants, et moi je suis leur professeur, on a besoin d'un bus pour aller à la manif du 2 octobre à Mexico, ne vous inquiétez pas. Le chauffeur entre dans la gare routière d'Iguala, se glisse entre deux autres bus, les passagers sortent vite, le chauffeur descend et dit aux étudiants qu'il revient. Du temps passe. Ils regardent le ballet des

petites formes derrière la grande vitre avant. Álvaro s'avance pour ouvrir la porte, fermée. Il se tourne et voit passer une patrouille de flics sur l'avenue, une autre voiture rouge est stationnée à l'entrée de la gare sous le toit en tôle.

— Y a un truc pas normal, on appelle les autres.

Un coup de fil, on est enfermés dans le bus les gars, OK on arrive, et ils raccrochent. Le chauffeur revient finalement et leur dit que c'est pas possible, qu'en fait il peut pas leur laisser le bus.

— Ça veut dire quoi cette connerie? T'avais dit que c'était bon.

— C'est plus bon, la compagnie veut pas.

— On fait toujours comme ça, tu sais bien.

— C'est non.

— On va prendre ceux-là alors.

Ils se séparent en deux groupes et montent dans un bus Estrella de Oro et un autre Costa Line qui viennent tout juste de se garer dans la cour terreuse de la gare, devant les échoppes de chips et les types à santiags aux regards de plaine. Álvaro monte avec el Cochiloco et une dizaine d'autres dans le bus Estrella de Oro. Le chauffeur dit OK, on y va, je vais à Ayotzinapa avec vous. Il fait marche arrière et sort par l'avenue Juan Álvarez. Álvaro le regarde. Le type n'appuie pas sur la pédale, il se laisse traîner le long des trottoirs.

— Avance putain tu fais quoi.

— J'me sens pas bien. Il me faut mes médicaments.

— J't'ai dit d'avancer bordel.

Les gestes commencent à être nerveux dedans. Le bus arrive aux abords de la place centrale d'Iguala, la musique dégouline des baffles mais comme en

bout de course, c'est la fin d'un meeting peut-être ou d'une foire, la foule se disperse. Álvaro regarde les mouvements sur la place, une bousculade, comme un vent étrange. Des affiches sur le côté montrent les visages huileux du maire et de sa femme. Le bus contourne la place et s'engage dans la rue Francisco Madero quand un bruit fend le métal de la carrosserie. Les étudiants tournent la tête, dérapage d'une patrouille de police, puis d'une deuxième. Des masses en jaillissent et des flingues qui canardent le bus.

— C'est quoi ce bordel.

— Tous à terre! crie el Cochiloco.

Ça dure quoi une minute de feu en règle, puis une pause, dans l'air une odeur de cramé. Les gars se lèvent.

— On est des putains d'étudiants arrêtez!

Sur la place les passants se dispersent bruyamment. Les rafales reprennent, ils se jettent à terre. Les balles explosent les vitres qui se brisent sur leur dos.

— On peut pas les gars, on sort d'ici, ils vont nous crever.

— Non.

Le chauffeur prend une balle dans l'épaule, une nouvelle patrouille dérape en renforts.

— OK on se rend.

Jorge, Daniel et Aldo s'avancent vers la porte du bus les bras en l'air en gueulant *Somos pinches estudiantes*, on n'a pas d'armes bordel arrêtez! Nouvelle salve les gars se jettent à terre puis roulent sous les roues du bus, leurs tympan sifflent orage sur tête, ils sont de l'autre côté où un autre bus, celui de leurs camarades, s'est arrêté. Les étudiants en sortent, courent, cris, quoi ce bordel, devant les

balles giclent, renfort de patrouilles, putain les gars nous mitraillent j'y crois pas. Ça continue, des étudiants s'avancent, mains levées encore arrêtez mais détonation ; Aldo tombe.

— Un gars à terre!

Du sang s'écoule de sa tête. Jorge s'avance et lui parle, pas de réponse.

— Une ambulance! il crie, une putain d'ambulance!

Les rafales continuent, tous se réfugient entre les deux bus, Aldo Gutiérrez reste là, étendu sur le bitume, entre le premier bus et les patrouilles. Álvaro est accroupi, quand il passe la tête devant les roues, une balle le frôle.

— On se rend pas les gars, dit el Cochiloco, pendant que Jorge lance une des quatre pierres qu'il avait récupérées dans la gare routière.

— Mais on n'a rien!

Erick, un garçon frêle de deuxième année, commence à haleter. Il a les poumons en charpie suite à une opération il y a quelques mois.

— Je peux pas chais pas ce qui m'a —

— Tranquille, lui dit Álvaro. Assieds-toi là.

Erick suffoque.

— Une ambulance! Il meurt là enfants de putain!

— Alors avancez-vous, les mains levées, lance une voix tout à coup nette de l'autre côté de l'avenue.

El Cochiloco passe la tête derrière le bus. Deux nouvelles voitures se sont garées, en sont sortis des types cagoulés.

— Si vous montrez vos visages oui, crie el Cochiloco.

Les flics enlèvent les cagoules, la flaque rouge sous la tête d'Aldo s'est agrandie.

— Levez les mains, dit Álvaro, on y va.

— Il faut une ambulance vite pour notre camarade à terre et pour lui, il peut plus respirer.

— Levez les mains plus haut d'abord, dit la voix.

— On n'a rien bordel, pas une arme, dix fois qu'on vous le crie.

Álvaro dit on se calme, les gars, on se calme. Il prend les commandes. Une vingtaine d'étudiants s'approchent, mains levées. Ils arrivent aux abords des patrouilles. Des flics les plaquent au sol. Une Rangers s'écrase sur les côtes d'Álvaro, une autre sur son cou. Puis une semelle sur sa gueule, et une voix :

— J'vais te crever.

Il ferme les yeux. Son cœur bat sur son front. Il parvient à se libérer de l'étreinte et à se retourner – il voit el Cochiloco qui se dresse et insulte les flics, l'un d'eux s'avance et le frappe à l'abdomen, puis lui explose le nez, el Cochiloco tombe dans un bruit mat. Des voix partout des cris, les gars tombent, Álvaro sent un truc s'écraser sur son cul, il hurle, puis on lui attrape les mains et du métal dessus. Menottes pour tous, on les relève, *venga rápido!* et on jette Álvaro comme un sac à l'arrière d'une bagnole. Tout à coup tout est blanc dans le cerveau d'Álvaro, toute la fièvre du jour s'est muée en détachement, il sait ce qu'il doit faire, et pour l'instant c'est rien. Il a peur et pas peur, il garde son souffle, il n'a pas mal, il sait qu'il faut être prêt à tout, et il est prêt depuis toujours pour ce moment-là. Des corps s'écrasent sur lui, ses jambes pendent dans le vide, quelqu'un les prend et les jette à l'avant, son genou se tord, on referme le coffre. Des cris, au loin, ça doit être les autres.

La voiture démarre.